

Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 37 (1957-1958)
Heft: 7

Rubrik: Lettre de Suisse romande

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

C'est à croire que tout nous deviendra bientôt motif de chicane. Ces étudiants suisses, et suisses romands en grand nombre, qui s'en vont en pèlerinage à Moscou, ou simplement en promenade, auront scandalisé à tel point de bons patriotes que ces bons patriotes en auront perdu leurs nerfs. S'agit-il vraiment d'un cas pendable ? Deux ou trois remarques sont ici nécessaires.

Notre génération de l'avant-guerre ne se rend peut-être pas exactement compte que ceux qui nous suivent entreprennent les voyages les plus périlleux avec une aisance déconcertante. Aller à Tokio ou à Caracas leur paraît d'une élémentaire simplicité. Ils se postent au bord de la route, un sac à l'épaule, hèlent les automobilistes de passage et partent au hasard des bonnes ou mauvaises occasions. Le monde entier les invite et ils ne trouvent nullement extraordinaire d'arriver à Ankara ou en Ecosse sans bourse délier, sans but précis, sans s'occuper du retour. On peut lire, ça et là, dans nos petits journaux, des récits de ces jeunes voyageurs. On est frappé par le sens pratique de ces écoliers qui estiment que le monde entier leur appartient.

Je suis tout à fait certain qu'un grand nombre de jeunes gens qui ont pris un billet pour Moscou n'étaient nullement de tendance communiste. On leur offrait une chance assez admirable : ils l'ont saisie aux cheveux. Je me suis laissé dire que le voyage coûtait, avec le logis et le couvert, 150 frs. On avouera que c'était tentant. On ne trouve pas tous les jours meilleure occasion de visiter un grand pays. — L'idéologie ? — On verra bien. — La propagande ? — Nous avons les yeux ouverts. — Hier, la Hongrie... — On ne voit pas le rapport.

Et ils sont partis.

Nous qui sommes antédiluviens nous pouvons trouver le raisonnement simpliste. Il l'est en effet. Mais nous ne pouvons nier qu'il soit fort tentant d'aller à Moscou. Le tout est de savoir dans quel esprit on y va. Certains ne manquaient assurément pas de clairvoyance ; ils tendaient un piège à d'innocents nigauds. Il serait bon de savoir si les nigauds se sont aperçus de leur innocence. S'ils reviennent contaminés. Je n'en sais rien.

Je sais, en revanche, que la réception zurichoise aura été très malheureuse. Il est fort probable que les uns n'auront pas mérité mieux. Beaucoup d'autres auront été blessés dans leur sentiment d'une liberté outragée. Comme ils sont subtils ces étudiants « progressistes » qui vont attendre avec des fleurs, en gare de Lausanne, les jocistes qui rentrent d'un congrès romain ! La main ouverte est beaucoup plus dangereuse que le poing fermé. On hume les fleurs mais on rend les coups.

La vérité c'est que les jeunes gens qui sont allés à Moscou auraient dû être préparés au voyage. Nous n'avons pas à craindre les comparaisons mais encore faut-il que l'esprit critique de la jeunesse soit éveillé, sa bonne foi, mise en garde. Nous aurions grand tort de pratiquer la politique de l'autruche mais encore devons-nous avertir des dangers qu'ils courent ceux que l'on sollicite. Ce n'est pas par des injures que l'on cimente des convictions.

Ceux qui cultivent avec plaisir le chiendent de nos disputes helvétiques se sont réjouis de cette occasion qui leur a été donnée de crier au scandale. Il ne s'agissait en fait que de maladresse. Astucieusement exploitée, la maladresse sert admirablement la propagande. C'est une autre maladresse d'accuser la Suisse romande toute entière d'oublier Budapest et les assassinats de novembre.

Qu'il y ait, dans deux ou trois villes de Suisse romande, une aile gauche agissante, particulièrement chez les intellectuels, ne paraît pas contestable. L'influence de quelques mauvais maîtres est notoire, des bancs des collèges à ceux de l'Université. De là à confondre tous les Romands avec les valets du communisme il y a un pas qu'il ne faut pas franchir. La mauvaise humeur est mauvaise conseillère.

¹ Mais laissons là ces sujets de tristesse. Il en est d'autres, heureusement, qui nous réjouissent. Les manifestations vaudoises en l'honneur de *Gustave Roud* auront fait plaisir à tous ceux qui aiment la poésie. L'attribution du *Prix Veillon* à *Jean-Pierre Monnier* enchante les écrivains suisses. La publication d'un beau livre sur Paris par *Léon Bopp* nous est une raison de fierté. *Le Toit chrétien* que *Gonzague de Reynold* a placé sur la vaste cathédrale qu'est sa *Formation de l'Europe* est un événement, enfin, d'une importance remarquable.

Gustave Roud est un poète subtil qu'admirent sans réserve ceux qui aiment les notations rares, les échanges délicats entre l'homme et la nature. Vivant à Carrouge, en pleine terre du Jorat, il a su hausser à la poésie la plus secrète et la plus humaine à la fois les labours et les moissons, les haies frileuses de l'aube et les beaux faucheurs aux torsos nus. Non, rien de descriptif, si l'on veut : cet univers est celui du cœur. S'il fallait chercher des maîtres à cet ami de Ramuz, c'est du côté des poètes allemands, qu'il a du reste traduits avec un grand bonheur, qu'il faudrait les chercher. La réalité n'est pour lui que le support élégant d'une méditation très concertée. Rêveur attentif, Roud se meut avec une extrême aisance dans les brumes dorées où les choses sont idées, les sentiments, images. Sa langue a la transparence presque irréelle des journées d'octobre, sur les vignes.

Son œuvre est d'une densité qui exclut les longs développements. Elle ne s'impose pas par son volume mais sa qualité est d'une essence rare. Certaines pages demeureront à jamais attachées à ce pays de tendres collines, à ces fermes dont les tuiles rouges réchauffent le bleu trop uniforme des forêts, à ces âmes mélancoliques que la fuite du temps remplit de nostalgie. Les *Morceaux* de Gustave Roud sont *Morceaux* d'anthologie.

Son influence sur la jeune poésie romande est évidente. De nombreux témoignages l'auront attesté à l'occasion de ses soixante ans. Même ceux qui en ont quarante aujourd'hui n'ont pas craint de reconnaître leur dette. Lui, serein et doux, modeste et surpris, est retourné à sa solitude. Il y médite patiemment, dans l'attente de ces miracles qu'auront été chacune de ses œuvres.

Le *Paris* de Léon Bopp (NRF) ne ressemble ni à un livre de voyage, encore que l'auteur nous entraîne dans cent rues de la ville-lumière ; ni à un livre de souvenirs quand tout y est souvenirs, néanmoins ; ni à quelque essai de métaphysique sociale bien que les réflexions du philosophe aillent souvent fort loin. Et cependant c'est tout à la fois un récit, une méditation, une évocation du Paris d'autrefois, de son âme, de son esprit, de ses charmes, de ses beautés, de ses plaies, de ses chances, de ses hasards... Comment faut-il définir les livres de Léon Bopp ? Ils échappent à toute catégorie. Telle est son originalité qu'il ne se laisse jamais enfermer dans les « genres » si chers aux professeurs de littérature.

Les anecdotes sont nombreuses, les tableaux et tableautins, les portraits, les récits d'une promenade, d'une rencontre, les mots de gens célèbres, les aquarelles, les dessins au crayon... Léon Bopp, élève de l'Ecole normale supérieure, touriste, érudit, badaud, bonhomme, sachant tout, comprenant tout, n'oubliant rien, s'en va dans les allées de ses impressions cueillir ces fleurs, piquantes, vives, multiples, diverses. Oui, un livre inclassable mais réellement savoureux.

Quel contraste avec *La Clarté de la Nuit* (Plon), second roman de Jean-Pierre Monnier, écrivain jurassien, que les membres du jury français du *Prix Veillon* viennent de couronner !

Jean-Pierre Monnier, on l'a dit avant moi, se rattache à l'André Gide de *la Symphonie pastorale*, et c'est une histoire de pasteur qu'il conte, en demi-teintes, avec une retenue, une sobriété toutes classiques. Il y a là plus que des promesses, déjà une véritable maturité artistique dans le choix des épisodes, la sûreté du langage, la finesse rigoureuse des analyses psychologiques. Les problèmes que se pose à lui-même l'homme de Dieu n'ont certes rien d'excitant pour les lecteurs qui aiment les rebondissements et les « suspens ». Mais ils retiennent l'attention par le caractère profondément humain qu'ils révèlent. Ce romancier est un romancier grave, un peu triste ; son regard

est comme voilé. La grande lumière semble le blesser au plus intime de lui-même. Il se replie dans le secret de ses hésitations et de ses craintes. Mais pour tourmentée qu'elle paraisse, sa vocation n'en est pas moins réelle et c'est avec joie que la Suisse romande ajoute ce nom à celui de ses écrivains.

C'est donc bien à tort que certains vont prétendre que notre littérature est en sommeil. En fait, elle se porte assez bien, dans la variété de ses productions. Que l'on songe à une province française d'un million d'habitants et que l'on nous dise si la vie intellectuelle y est plus active que chez nous.

Gonzague de Reynold aura marqué cette année 1957 d'une œuvre dont nous mesurons encore mal toute l'importance. On sait que, depuis une quinzaine d'années, l'illustre historien consacre tout son temps à une vaste entreprise: une définition de l'Europe par les circonstances et les causes qui l'ont formée. Ceux qui l'ont suivi depuis le début savent quels efforts un si vaste projet aura demandé. De loin en loin, un nouveau volume venait tranquilliser les inquiets qui se demandaient si le maître de Cressier arriverait au terme de son dessein.

Ce *Toit chrétien* est la réponse dernière. Huitième volume, il couronne tous les autres de sa magistrale conclusion. Grecque, romaine, puis barbare, annexant le génie slave, l'Europe se caractérise surtout par la résonance chrétienne de son esprit. C'est le christianisme qui devait l'achever, c'est lui qui la distingue des autres continents.

Mais qu'est-ce que le christianisme? Quels sont ses caractères civilisateurs? C'est l'historien qui parle, non l'apologiste; le philosophe autant du moins que le croyant. De l'inquiétude païenne à la crainte biblique, nous suivons, sur les pas de l'essayiste, la lente ascension du monde occidental vers la lumière du Christ. Poètes et prophètes témoignent tour à tour de l'obscur pressentiment que les peuples avaient de l'incarnation. Et les Pères sont là qui font passer le christianisme du domaine de la régénération individuelle au domaine des civilisations collectives. Le point d'arrivée ce sera cette chrétienté harmonieuse, ce point d'équilibre aussitôt menacé qu'atteint, cette Europe enfin achevée dont on rêve aujourd'hui plus que jamais dans les périls où nous sommes.

Mais on ne résume pas un tel livre. Il fait date dans notre histoire intellectuelle. Nos enfants s'en apercevront sans doute mieux que nous.

Maurice Zermatten